

LE PRIX DES TALENTS DE LA RECHERCHE

recherche.fabernovel.com

02 LA PLACE DE LA CROISSANCE À L'ÈRE NUMÉRIQUE

La grammaire schumpeterienne
outil d'une rhétorique libérale

Edwin MOOTOOSAMY

La grammaire schumpeterienne

Outil d'une rhétorique libérale

Extract :

Joseph Schumpeter, et plus largement la lecture de l'économie via des cycles d'innovation, a le vent en poupe à l'heure du développement de « l'économie collaborative », de « l'uberisation » et plus largement de la diffusion du numérique à différentes sphères de la société. Nous verrons les apports de cette grille de lecture avant d'en appréhender les limites. Nous tenterons surtout de caractériser la place que cette grille de lecture a prise dans le débat public, de mettre en lumière la légitimation pseudo-scientifique que cette grille confère aux politiques libérales. Nous proposerons de renverser cette grille de lecture et, ainsi, de libérer une forme de créativité politique. L'objet étant de construire ou de reconstruire un discours rassembleur autour de l'innovation sans pour autant tomber dans les travers du passé.

Prévoir l'avenir, pouvoir anticiper le futur pour mieux vivre le présent, un rêve partagé par beaucoup de civilisations. Que ce soit à travers la lecture de présages, le recours à des oracles de toutes sortes ou aujourd'hui grâce au développement d'algorithmes prédictifs nous avons, à travers les âges, mis au point des techniques plus ou moins farfelues avec pour objectif d'anticiper le futur. Les résultats sont variables mais une chose est sûre : à la limite, l'erreur est certaine. En matière d'économie c'est sur la lecture en cycle que repose ce rêve. Ces cycles économiques vont, en considérant des événements passés, tenter de prévoir l'avenir. Pour l'historien, une telle approche ne peut être que vaine. Celui-ci, à l'inverse du gestionnaire ou de l'ingénieur, ne va pas tenter de dégager des modèles universels applicables largement. Au contraire, l'histoire, du moins celle dans laquelle se positionne ce travail, va plutôt s'intéresser aux spécificités d'une époque, d'un lieu ou d'une population, en un mot, aux conditions d'émergence de tel ou tel phénomène. Comment l'historien qui souhaite accorder toute sa place à la « complexité »¹ peut-il s'accommoder d'une lecture cyclique englobante, universelle sans aplatir la réalité de l'espace dialectique entre la société et l'innovation technique ? Notre propos ici n'est pas de remettre en cause les travaux de ces monstres sacrés de l'économie du XXe siècle que sont Joseph Schumpeter et Nikolai Kondratieff mais plutôt de discuter la place que leurs travaux ont pris dans les discussions contemporaines. Notre hypothèse centrale étant que l'on se sert aujourd'hui de ces travaux pour légitimer certaines décisions politiques en leur donnant une place dans le paysage intellectuel qui n'est pas la leur. Il s'agit de mettre fin à une forme de paresse intellectuelle et de redonner le courage d'être créatif au corps politique. Pour explorer cette question nous reviendrons dans un premier temps à l'émergence de cette lecture de la croissance en cycle fonction de l'innovation technique. Puis, nous en détaillerons la lecture contemporaine qui admet l'émergence d'une innovation technique,

1 **Morin, Edgar,**
*Introduction à la
pensée complexe*, Le
Seuil, 2005.

Internet, sans pour autant observer l'émergence de « la phase création », censée amener croissance économique et création d'emploi. Ensuite, nous placerons ces lectures en cycles dans un glissement paradigmatique plus profond : d'un progrès technique, censé permettre à l'Homme de dominer la nature, vers l'innovation, processus plus ouvert où morale et philosophie politique tentent de retrouver leurs places. **Ce glissement nous permettra de dresser une lecture plus dynamique de l'innovation : non plus vue comme un élément d'une équation économique mais bien comme cet espace de discussion entre le social, le politique, le technique et l'économique.** Ainsi cette grille dynamique viendra discuter une vision héritée relativement statique construite autour de notions telles les « cycles économiques », la « Révolution industrielle » ou encore la vision messianique de l'entrepreneur.

La naissance d'une grille de lecture.

Nous vivons une période faste en discours révolutionnaires. Ceux-ci vont notamment promettre la sortie de la crise économique par l'innovation. Comme à chaque fois, c'est lorsque ça va mal, lorsque nous sommes en « phase de destruction », que l'on fait appel à des grilles de lecture comme celles développées par Joseph Schumpeter Nikolaï Kondratieff. Et de fait, eux nous promettent, de la même façon qu'après la pluie vient le beau temps, que « la création » suivra « la destruction ». Ces discours et recherches sur les cycles d'innovation favorisant la croissance économique sont ancrés dans le paysage intellectuel depuis le début du XXe siècle que ce soit à travers les travaux de Joseph Schumpeter ou de Nikolaï Kondratieff, entre autres. Tous deux vont bâtir leurs théories sur la récurrence de cycles économiques basés sur l'émergence d'innovations techniques.

L'économiste soviétique, Nikolaï Kondratieff sera l'un des premiers à

- 2 **Kondratieff, Nikolai**,
*The long waves
in economic life*,
Research Foundation
of State University of
New York, 1979.

développer cette lecture en cycles². Celle-ci est construite sur l'analyse de l'évolution des prix de gros en Angleterre et aux Etats Unis entre 1790 et 1920. Il en tire deux phases, la première caractérisée par une forte croissance et une prise de risque de la part des entreprises. Puis, la seconde, caractérisée par une concentration des entreprises et une hausse du chômage. Bien que l'analyse révèle des faiblesses dans le traitement statistique notamment, il s'avère que les cycles décrits par Kondratieff semblent correspondre à une forme de réalité.

- 3 **Schumpeter, Joseph**,
« Business Cycles:
A Theoretical,
Historical and
Statistical Analysis
of the Capitalist
Process », *The Review
of Politics*, Volume 3,
Issue 2, April 1941.

Son contemporain autrichien, Joseph Schumpeter, va reprendre ces travaux et les approfondir³. Pour lui, comme pour Kondratieff, au-delà des fluctuations contextuelles il existe des cycles longs, de l'ordre d'un demi siècle, qui vont émerger avec la diffusion d'innovations techniques. Il distingue quatre phases: reprise, prospérité, récession, dépression. Ainsi, que ce soit la machine à vapeur, l'électricité, la chimie, l'automobile ou l'informatique – nous y reviendrons – toutes ces innovations ont marqué le début d'un cycle économique. D'abord destructrice d'emplois, ces innovations techniques vont, dans un second temps faire émerger des industries qui vont alimenter un regain de la demande de main d'oeuvre. En cela elles deviendront créatrices d'emplois. **En marge des travaux en économie de l'époque, sa grille de lecture trouve tout de même sa place dans le paysage intellectuel non pas tant par sa puissance explicative mais plutôt par sa force descriptive d'une lecture de l'histoire économique appréhendable et opérationnelle.** De cette grille de lecture découle d'abord l'unité sociologique de l'entrepreneur à la fois bourreau de l'ancien monde, car annonciateur de la phase de destruction, et en même temps messie puisque initiateur des industries qui garantiront, dans la phase de création, la sacro-sainte croissance économique et la création d'emplois. Puis la notion de « grappes d'innovation » selon laquelle d'une innovation technique va en découler plusieurs

qui, par interaction avec le monde existant, vont à leur tour faire émerger de nouveaux fruits sur la grappe.

Une lecture en cycle contemporaine.

4 **Bruland, Kristine et Smith, Keith**, « Les transition technologiques à grande échelle dans l'histoire et dans la théorie », contribution à l'ouvrage collectif *Les chemins de nouveautés, innover, entreprendre au regard de l'histoire* sous la direction de Liliane Hilaire-Perez, CTHS Histoire, 2004.

5 **Giget, Marc**, « L'innovation gap est-il durable ? », *Les mardis de l'innovation*, mars 2015, disponible en ligne : <https://vimeo.com/123264579>.

6 cf Annexe 1 : *Productivity and employment in the United States, 1947-2011* - Sources : US Department of Labor, Bureau of Labor Statistics.

7 **Service de**
8 **cf Annexe 1** en ligne. *Productivity and employment in the United States, 1947-2011* - Sources : US Department of Labor, Bureau of Labor Statistics.

Cette lecture, malgré ses faiblesses théoriques⁴, va profondément marquer le paysage intellectuel. Aujourd'hui cette approche des cycles économiques est reprise pour développer une lecture de l'« *innovation gap* ». Ce terme est introduit en 2002 selon Marc Giget⁵ par Kenneth Rogoff, alors économiste en chef du Fonds Monétaire International, pour annoncer le décrochement relatif que l'on observe aujourd'hui entre la création de valeur et la création d'emploi⁶. Cette dé-corrélation au niveau macro-économique entre la création de valeur et la création d'emploi qui donne lieu à l'émergence de cette phase de « destruction », on va tout simplement faire mieux avec moins grâce à la nouvelle technologie, doit faire émerger dans un second temps la phase dite de « création » en constituant, autour de cette nouvelle technologie, de nouvelles industries. Les deux courbes vont à nouveau suivre la même trajectoire et ainsi garantir la distribution du surplus de valeur produite. Cette phase a été observée avec plus ou moins d'ampleur lors des précédents cycles économiques, que ce soit avec la machine à vapeur, l'électricité, le développement de la chimie. Ainsi, aujourd'hui, ce serait à l'informatique – avec, entre autre l'Internet – d'être l'instigateur de cet « *innovation gap* » annonciateur de la diffusion d'une nouvelle technologie à travers la société. Pensez à BlaBlaCar⁷, on va, grâce à l'utilisation de la nouvelle technologie, Internet, optimiser l'utilisation des infrastructures existantes. A la suite de cette première phase, si l'on suit les enseignements de Schumpeter et Kondratieff, devrait émerger de nouvelles industries créatrices d'emplois. Or il semble que l'ampleur du phénomène soit, cette fois, sans aucune mesure avec ce que nous avons précédemment observé⁸. Cela est dû au fait que la

nouvelle technologie va d'abord détruire des emplois, mais également que les « nouveaux emplois » sont proportionnellement moins bien payés que ceux que nous avions auparavant⁹. Ainsi le cabinet de conseil Roland Berger prévoyait en octobre 2014 que d'ici 2025, 3 millions d'emplois seraient supprimés en France, du fait de l'automatisation de 20% des tâches¹⁰. Au delà de l'effet d'annonce, des différentes critiques que l'on peut porter à la méthodologie, il reste que nous devons reconnaître, à minima, l'existence de ce phénomène. André Gorz avait au sortir de mai 68 – bien avant les économistes des années 90 – caractérisé cette « croissance sans emploi »¹¹ et son impact sur la mutation du travail¹². **Nous avons affaire à une transformation systémique du social, qui peut potentiellement rendre caduc l'ensemble de notre modèle basé sur une économie en croissance.**

Alors pourquoi cet « *innovation gap* », observé précédemment par Schumpeter, est-il aujourd'hui si difficile à refermer ?

Certains, tel Marc Giget, vont présenter quatre hypothèses. La première est appelée « l'ère des robots » : les robots vont voler les emplois des travailleurs. On revivrait ainsi le conflit des « luddites », expression popularisée par l'historien Edward P. Thompson pour caractériser le « conflit industriel violent »¹³ qui a opposé des tricoteurs artisanaux et des manufacturiers dans l'Angleterre des années 1811 et 1812. Le terme « Luddites » vient du nom d'un de ces ouvriers : Ned Ludd – dont l'existence n'est pas prouvée – aurait, le premier, saboté deux métiers à tisser en signe de rébellion face à une phase d'industrialisation croissante. Aujourd'hui le terme de luddite est employé pour désigner certaines approches technophobes. La seconde hypothèse de Marc Giget est celle de la formation qui doit permettre, via des mécanismes de croisement et d'hybridation des connaissances, l'émer-

9 cf Annexe 2 : *Real Gross Domestic Product / Real Median Household Income in the US* - Source research.stlouisfed.org.

10 Berger, Roland et JDD, octobre 2014, étude disponible en ligne : <http://www.lejdd.fr/Economie/Lesrobots-tueraient-trois-millions-d-emplois-d-ici-a-2025-696470>.

11 Glaninazzi, Willy, *André Gorz, une vie*, La découverte, 2016.

12 Gorz, André, *Métamorphose du travail, critique de la raison économique*, Folio, 2004.

13 Thompson, Edward P., *La formation de la classe ouvrière anglaise*, éditions Gallimard/Le Seuil, coll. « Hautes études », 1988, p.437.

- 14 **Gille, Bertrand**, *La notion de système technique, essai d'épistémologie technique*, Centre de recherche sur la culture technique, 1979.

gence de nouveaux usages. La nouvelle technologie seule n'est pas créatrice d'emplois. Il faut la croiser avec le « système technique »¹⁴ en place pour voir émerger de nouvelles industries avec pour corollaire de rendre les individus capables de ces hybridations et donc de les former. Que ce soit ceux qui sont d'ores et déjà actifs au sein de l'entreprise ou ceux qui sont encore en cours de formation.

La troisième hypothèse de Marc Giget est la complexité du processus qui permet à la nouvelle technologie issue de la R&D – Recherche et Développement – des grandes entreprises ou des laboratoires de recherche, de devenir innovation, c'est-à-dire de trouver sa place dans la société. Et donc, par lien de causalité, de créer une demande, un marché et l'industrie qui va avec.

Enfin, la quatrième hypothèse : le manque d'investissement dans les projets d'innovation. Le contexte actuel favorise le court terme en matière d'investissement. L'américain Clayton Christensen, professeur à Harvard, ne dit pas autre chose dans son ouvrage mondialement reconnu « *The innovator's Dilemma* »¹⁵. Les investisseurs ont favorisé les rendements courtermistes, les projets risqués se sont ainsi trouvés marginalisés. Dans le même temps le coût du capital diminue ce qui laisse présager que l'argent va maintenant aller vers des projets de plus long terme. Pour lui, si la « création » ne parvient pas à prendre le dessus sur la « destruction » cela vient du fait que nous n'investissons pas suffisamment d'argent dans les projets « d'innovation disruptive ». Selon la grammaire employée par Christensen, on va concentrer les financements sur « l'innovation incrémentale » sans penser à « l'innovation de rupture ».

Cette lecture semble nous donner des outils de compréhension d'une évolution macro-économique éminemment complexe. Néanmoins elle n'aide pas à comprendre les raisons de l'émergence de cette nouvelle technologie. De plus, en faisant fi des évolutions contextuelles elle peut passer à côté de transformations qui la rendraient caduque.

- 15 **Christensen, Clayton**, *The innovator's Dilemma, when new technologies cause great firms to fail*, Harvard Business Publishing, 2015.

Du progrès vers l'innovation.

Pour affiner la lecture descriptive de Schumpeter il nous faut la contextualiser. Selon Anne-Françoise Garçon avant le XIXe siècle et l'avènement de cette notion de progrès, « inventer était implicitement, voire explicitement une forme de transgression »¹⁶ dans un contexte conservateur où celle-ci était foncièrement mal vue. On mettait à distance l'idéation « en plaçant invention et inventeur du côté du divin, du sacré, de l'exceptionnel. »¹⁷ Puis à partir du XIXe siècle nous avons assisté à un premier glissement paradigmatique où le « neuf » est devenu la quête de toute une société occidentale. Arthur Rimbaud, témoin de l'époque, nous dit qu'« Il faut être absolument moderne »¹⁸. Il ne restait plus, à Schumpeter, qu'à rendre explicite ce qui était latent en donnant une place centrale à l'entrepreneur, à l'innovateur. Cette lecture s'ancre dans une époque où le progrès technique est vu comme le pendant de la recherche scientifique qui a pour but de donner à l'Homme les moyens de son émancipation de la nature. **Cette approche est le fruit de l'époque des Lumières, la notion de progrès qui en découle insinue que l'histoire a un sens, que les souffrances passées de l'humanité ne sont pas vaines et vont vers son émancipation.** Cela ouvrira une phase de développement industriel sans précédent, qui donnera à la science une aura quasi-divine, cette dernière venant légitimer les développements les plus humanistes comme les plus barbares. Max Weber parlera du « désenchantement du monde », de sa démagification, de son entrée dans l'ère de la rationalité : « le fait de savoir ou de croire que si on le voulait seulement on pourrait à tout moment l'apprendre, qu'il n'y a donc en principe aucune puissance mystérieuse et imprévisible qui entre en jeu, que l'on peut bien plutôt expliquer toute chose par le calcul. »¹⁹

Cette époque va toucher ses limites avec un second glissement paradig-

16 Garçon, Anne-Françoise, « Pour conclure: Retracer historiquement les chemins de la novation » contribution à l'ouvrage collectif *Les chemins de la nouveauté: innover, inventer au regard de l'histoire*, CTHS, 2004, p.444.

17 Garçon, Anne-Françoise, « Pour conclure: Retracer historiquement les chemins de la novation » contribution à l'ouvrage collectif *Les chemins de la nouveauté: innover, inventer au regard de l'histoire*, CTHS, 2004, p.444.

18 Rimbaud, Arthur, « Adieu » dans « Une saison en enfer », *Oeuvres Complètes*, p.441-442, Le livre de poche, 2004.

19 Weber, Max, *Le savant et le politique*, 10/18, 2002, p.83.

matique : la fin de la seconde guerre mondiale. **En effet, les bombes atomiques d'Hiroshima et Nagasaki vont montrer la puissance destructrice d'un progrès technique auquel on accorderait une rationalité propre.** La même puissance destructrice qui se nourrit d'une science que l'on aurait fait neutre. Le progrès technique peut à la fois être vecteur d'une forme d'émancipation mais peut également conduire à la destruction. Gunther Anders parlera de « l'obsolescence de l'Homme » dans une période où « nous travaillons en permanence à la production de notre disparition »²⁰. Ces événements vont amener un glissement de cette notion de progrès vers la notion d'innovation. Pour Thierry Ménissier, « Selon le schéma induit par l'idée de progrès, le double aspect cumulatif et linéaire de la connaissance, implique que l'acteur de la découverte technique scientifique et intellectuelle » garde la main « sur son œuvre », pour ce qui est de l'innovation, « il semble qu'il l'ait perdue, et doublement – la découverte lui échappe car elle paraît souvent inopinée dans son mode de surgissement et toujours collective dans son mode d'appropriation et de diffusion. Les collectifs innovants sont régis par une logique de la pluralité car ils naissent de la rencontre entre des acteurs dont les intérêts sont variés, à savoir associent la recherche universitaire, la logique entrepreneuriale ou industrielle, et un milieu porteur pour le développement économique de l'invention sur une grande échelle. »²¹ **Ainsi que ce soit dans sa production, son appropriation ou sa diffusion, l'innovation, ainsi définie, nécessite d'autres moyens et d'autres dispositifs.** Nous reconnaissons dans l'émergence des licences open source²², des collectifs innovants²³ et d'un certain type de plateforme²⁴ l'affirmation de l'innovation en tant que processus différent de celui qui a été diffusé auparavant.

20 Anders, Gunther, « L'obsolescence de l'Homme. Tome 2 sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle », Fario, 2012, p.20.

21 Menissier, Thierry, « Philosophie et innovation, ou philosophie de l'innovation ? », *Revue Philosophique*, 2011, disponible en ligne : <http://www.revue-klesis.org/pdf/Varia02MenissierInnovation.pdf>

22 D'abord appliqué au développement de logiciel, ce type de licence se diffuse aujourd'hui à l'ensemble des productions, qu'elles soient matérielles ou intellectuelles.

23 Ici nous pouvons citer de nombreux exemples, nous en garderons un : Enspiral - <http://enspiral.com>.

24 Là encore de nombreux exemples émergent, nous retiendrons Open Desk - www.opendesk.cc.

Une approche dynamique de l'innovation

25 Bruland, Kristine et Smith, Keith, « Les transitions technologiques à grande échelle, dans l'histoire et dans la théorie », contribution à l'ouvrage collectif *Les chemins de la nouveauté : innover, inventer au regard de l'histoire*, CTHS, 2004, p.137.

26 Bruland, Kristine et Smith, Keith, « Les transitions technologiques à grande échelle, dans l'histoire et dans la théorie », contribution à l'ouvrage collectif *Les chemins de la nouveauté : innover, inventer au regard de l'histoire*, CTHS, 2004, p.137.

27 Selon l'UNESCO, « la société civile » peut être comprise comme regroupant l'ensemble des associations à caractère non gouvernemental et à but non lucratif travaillant dans le domaine de l'éducation.

Aujourd'hui des voix s'élèvent²⁵ pour remettre en cause l'existence de cycles économiques, et, à fortiori leur pouvoir prédictif. En effet, « la notion néoschumpeterienne de changement et de croissance générée par un éventail restreint de percées technologiques radicales semble faire face à un examen détaillé. Ce processus apparaît plutôt comme progressif, étendu à toute l'économie, et à des secteurs variés, et en général se diffusant bien. »²⁶ Comme nous l'avons vu auparavant, les travaux de Schumpeter et de Kondratieff sont ainsi à considérer comme descriptif plus que prédictif. Mais surtout, toujours selon Kristine Bruland et Keith Smith, l'autre biais de cette approche serait une mauvaise lecture du lien de causalité : ce n'est ainsi pas tant l'irruption d'une nouvelle technologie qui va permettre la reconfiguration de la société autour de celle-ci mais bien une prédisposition sociale qui permet l'irruption, le développement et la diffusion de cette nouvelle technologie. Il faut alors renverser notre analyse de l'innovation technologique et appréhender les conditions financière, sociale, économique et idéologique de son apparition plutôt que d'en étudier les effets. **À l'inverse d'un déterminisme technique, qui prête à l'objet technique une hypothétique autonomie, on inscrit l'innovation technique dans un champs dynamique, au prise avec le système de production, les ambitions politiques, les jeux de pouvoir et les dynamiques d'investissement...** C'est là où le dynamisme de la « société civile »²⁷ et, plus largement, du contexte socio-politique, a toute son importance. C'est elle qui donne à l'innovation son caractère collectif. « D'où l'importance des réseaux, associations, institutions communautaires, municipales qui intensifient et manifestent ces processus d'intéressement. Les logiques collectives sont la clé des innovations; elles mettent en jeu des solidarités, des moyens et permettent les apprentissages, les perfection-

28 **Hilaire-Perez,**
Liliane, « Pratiques
inventives,
cheminements
innovants, crédits
et légitimation »
contribution à
l'ouvrage collectif,
*Les chemins de la
nouveau : innover,
inventer au regard
de l'histoire*, CTHS,
2004, p.38.

29 **Hilaire-Perez,**
Liliane, « Pratiques
inventives,
cheminements
innovants, crédits
et légitimation »
contribution à
l'ouvrage collectif,
*Les chemins de la
nouveau : innover,
inventer au regard
de l'histoire*, CTHS,
2004, p.38.

nements et les rendements croissants d'adoption, en somme les chemine-
ments innovants. »²⁸

Cette lecture dynamique de l'innovation nous invite également à revoir une
opposition trop souvent utilisée lorsqu'il s'agit d'innovation entre un an-
cien monde et un nouveau monde. « Paradoxalement, c'est le passé qui fait
toute la valeur de l'invention. Les méthodes de l'invention, l'art de l'inven-
teur, ses capacités à combiner et à jouer de l'ancien, entrent à leur tour dans
la construction d'un récit légendaire, d'une mythologie de l'invention »²⁹.

**En appréhendant les influences du passé sur le présent d'une part,
et admettant que celui-ci est conditionné par notre vision du futur,
d'autre part, nous redonnons de l'épaisseur à ce présent. Nous le
rendons profondément contemporain. Nous sortons d'une lecture
radicale de l'histoire par révolution. Nous nous remettons au tra-
vail pour découvrir les structures sous-jacentes à l'innovation.**

Les cycles, la « Révolution industrielle », l'entrepreneur messie.

On l'a bien compris en matière d'innovation, le contexte socio-économique
au sens large se révèle de la première importance. Reste une dimension
que nous n'avons que très peu mobilisée dans nos développements : celle
du contexte discursif. En effet, au delà de la réalité des thèses défendues
par Joseph Schumpeter ou Nikolaï Kondratieff, il s'avère intéressant d'ob-
server dans quelle mesure ces grilles de lecture sont mobilisées dans le
débat public contemporain et dans quel but.

La place que l'on accorde aujourd'hui à Schumpeter et aux fruits de sa grille
de lecture, notamment les cycles économiques, la Révolution industrielle,
la place messianique de l'entrepreneur, sont le fait d'une appropriation de

cette grille par une frange libérale de notre classe politique. La grille de lecture de Schumpeter rend légitime une politique libérale. La « phase de création » arrivant, il ne s'agit pas de prendre des décisions qui viendraient entraver le développement de l'innovation, et ce, au prix d'un accroissement des inégalités et d'un appauvrissement de la classe moyenne³⁰.

30 **Piketty, Thomas**, *Le capital au XXI^e siècle*, Seuil, 2013.

Dans le même temps, la diffusion de ce discours est le terreau d'une forme de paresse intellectuelle qui n'attache plus d'importance aux conditions d'émergences, aux structures sous-jacentes de l'innovation, celle-ci étant de toute façon cycliques. Ce qui était descriptif devient prédictif. Ainsi, on appauvrit d'une certaine manière ce qu'on considère comme innovation, celle-ci n'étant plus que le pendant d'intérêts privés. Les financements provenant majoritairement de fonds d'investissement, la recherche étant déléguée aux grandes entreprises par le biais de dispositifs fiscaux attractifs (disclamer: j'ai moi même bénéficié d'une convention CIFRE pour financer ma thèse). Alors que la recherche fondamentale, pour remplir sa mission, doit se soustraire aux enjeux économiques. C'est notamment ce que défend Abraham Flexner dans son essai³¹, « The usefulness of useless knowledge », présentant l'Institute for Advanced Study de Princeton qui accueillera notamment Albert Einstein ou John von Neumann. Ce discours va d'une certaine manière aplatir le réel, les relations complexes et hétérogènes que peuvent tisser les acteurs -que ce soit l'Etat, les entreprises, les écoles, les laboratoires etc -vont être niés au profit d'une théorie générale et universelle.

31 **Flexner, Abraham**, *The usefulness of useless knowledge*, Harpers, June/ November 1939, disponible en ligne : <https://library.ias.edu/files/UsefulnessHarpers.pdf>.

L'histoire des entreprises, qu'elles soient anciennes ou contemporaines, ne retient rarement plus d'un fondateur. Ces histoires, parties intégrantes de ce que les managers d'aujourd'hui appellent la « culture d'entreprise », sont souvent romancées en y intégrant des mythes fondateurs qui vont devenir des leviers de communication aussi bien en interne qu'en externe. D'une certaine manière on n'hésite pas à prendre quelques libertés avec

32 **Adolphe** Blanqui;
Friedrich Engels;
Arnold Toynbee;
Max Pietsch et David
Landes.

33 **Karl** Polanyi; Fernand
Braudel.

34 **Pierson**, Paul,
*Dismantling the
welfare state*,
Cambridge University
Press, 1995.

l'histoire pour alimenter ce mythe de l'entrepreneur messianique. « La révolution industrielle » fait elle aussi débat. D'un côté les partisans de périodes de rupture entre le passé et le futur³², bien qu'il soit difficile de définir une période donnée, les contextes par pays étant spécifiques, de l'autre, ceux qui vont défendre que cette idée de rupture n'est qu'un mythe³³.

En effet, si l'innovation est issue de conditions d'émergence, celles-ci sont le résultat de processus sociotechniques qui s'étalent dans le temps et aux temporalités propres. Ces processus vont laisser une empreinte plus ou moins profonde dans notre présent, on parle notamment de « dépendance de sentier »³⁴. Ainsi la « Révolution Industrielle » et son caractère radical, devient, là encore, plus opérant à posteriori comme concept descriptif, que comme outil prédictif. Sauf lorsqu'il s'agit d'en appeler à la « science » pour légitimer une politique particulière, ainsi ce concept conserve une part d'ombre quant à sa définition.

Il nous semble que la place que nous donnons aujourd'hui aux cycles économiques, à la « Révolution industrielle » ou même à l'entrepreneur messianique n'ait pour unique objectif que de légitimer une politique libérale. Ils deviennent alors des éléments d'une rhétorique, de construction d'un discours sans se soucier de la véracité des phénomènes. Notre propos ici est d'attirer l'attention du lecteur sur la place qu'occupent ces expressions afin de les considérer pour ce qu'elles sont. Les éléments d'un discours ont une importance capitale pour créer du mouvement, de l'émulation, de l'adhésion dans la société, mais ces mêmes mots peuvent perdre leur pouvoir explicatif lorsque l'on entre dans le champ de l'analyse. Comme le dit Roland Barthes en conclusion de « Mythologies »: « C'est sans doute la mesure même de notre aliénation que nous n'arrivons pas à dépasser une saisie instable du réel: nous voguons sans cesse entre l'objet et sa démystification, impuissants à rendre sa totalité: car si nous pénétrons l'objet, nous le libérons mais nous le détruisons;

35 **Barthes**, Roland,
Mythologies, Point,
2014.

36 **Jeanneret**, Yves,
« Autre chose
qu'un discours,
davantage qu'un
accompagnement,
mieux qu'une
résistance », dans
*La communication
entre libéralisme
et démocratie*,
Flammarion, 1989.

et si nous lui laissons son poids, nous le respectons, mais nous le restituons encore mystifié. »³⁵ Ainsi, la lecture cyclique de Schumpeter est devenue partie-prenante d'un discours d'accompagnement³⁶ d'une certaine vision de l'innovation et de la politique qui va avec. Il semble néanmoins que ce discours simplifiant ne permette pas d'identifier les conditions d'émergence et les structures sous-jacentes de l'innovation.

Conclusion : l'innovation une histoire de discours

Nous sommes, dans un premier temps, revenus sur les origines de la lecture en cycle, avec, notamment la diffusion des travaux de Schumpeter et de Kondratieff. Puis, à travers une présentation de Marc Giget, nous avons vu comment cette lecture peut-être adaptée à l'émergence de l'informatique et de l'Internet. Elle donne ainsi à voir les travers d'un « *Innovation gap* » qui n'en finit plus de s'agrandir du fait de la destruction d'une part des emplois par l'innovation technique en question, mais également du fait que les emplois créés soient moins bien rémunérés que les précédents. Ces lectures en cycle ne prennent pas en compte les éléments contextuels. Nous avons, par exemple, montré l'émergence puis le glissement paradigmatique autour de la notion de progrès. Ainsi, le progrès d'hier n'est pas l'innovation d'aujourd'hui. D'où la nécessité pour appréhender la transformation de l'économie par l'innovation d'adopter une lecture dynamique qui va accorder plus d'importance aux conditions d'émergence qu'aux effets de l'innovation. Ce renversement fait de l'approche schumpeterienne une démarche plus descriptive que préventive. Elle devient donc un outil de légitimation en faisant appel à une forme de scientificité. Ainsi, nous n'avons pas souhaité discuter la véracité de la lecture en cycle économique, d'autres l'ont fait avant nous, nous avons souhaité remettre à la place qui est la leur ces éléments qui apparaissent aujourd'hui plus comme des leviers d'une rhétorique libérale que comme une réelle théorie explicative. Au delà d'une granularité plus fine qui nous pousse à interroger les conditions d'émergence de l'innovation technique ce type d'approche doit nous permettre de prendre nos distances avec Schumpeter, ou plutôt, avec la place centrale que nous avons donné à sa théorie et au cycle économique. **Aujourd'hui alors que cette grille de lecture en cycle semble montrer ses limites du fait de cet « *Innovation gap* » qui ne se referme**

pas, il nous semble qu'il faut ré-ouvrir le domaine technique à la philosophie politique et, ainsi, reconstruire un environnement discursif progressif autour de l'innovation. C'est la seule démarche qui permettra à une forme de créativité politique de venir répondre aux enjeux soulevés par la confrontation de notre modèle croissantiste avec le numérique et ainsi, selon les mots d'Alain Caillé, de faire émerger un monde « Post-Croissantiste ». Il faut pour cela faire ce pas de côté, construire une forme de « contre-pouvoir » à la pensée dominante. Entendons nous, l'objet n'étant pas de fomenter une utopique révolution, ce serait nier les précédents développements, mais plutôt de nourrir une voie alternative pour donner la marge de manoeuvre nécessaire à une forme de créativité politique. Cela passe indéniablement par l'incessante construction, déconstruction des discours. Puisque comme le dit Yves Jeanneret, « Ce contre-pouvoir permet de désigner une idéologie, de la décoller des objets auxquels elle adhère, de la combattre, d'y résister, alors que laisser en l'état l'agglomérat des objets et des discours conduit à subir un certain modèle politique comme le simple prolongement de la technique. »³⁷ On peut donc légitimement se poser la question des composants d'un discours rassembleur sur l'innovation qui ne laisse pas à une hypothétique « main invisible » le loisir de décider, à notre place, les chemins que nous empruntons. Tout en sachant bien, au moment où nous construisons cet environnement discursif qu'il faudra, le moment venu, le dé-construire pierre par pierre. Alors, et alors seulement, nous aurons la preuve que celui-ci a rempli son office, il aura permis et accompagné l'innovation dans sa mue, dans son adaptation à la société et par la même occasion sera devenu obsolète.

37 Jeanneret, Yves, « Autre chose qu'un discours, davantage qu'un accompagnement, mieux qu'une résistance », dans *La communication entre libéralisme et démocratie*, Flammarion, 1989.

« Faire et défaire, c'est toujours travailler. »

Expression populaire reprise par Jean Valmy-Baysse,

Les aventures des boulevards extérieurs, Albin Michel, 1950

Bibliographie

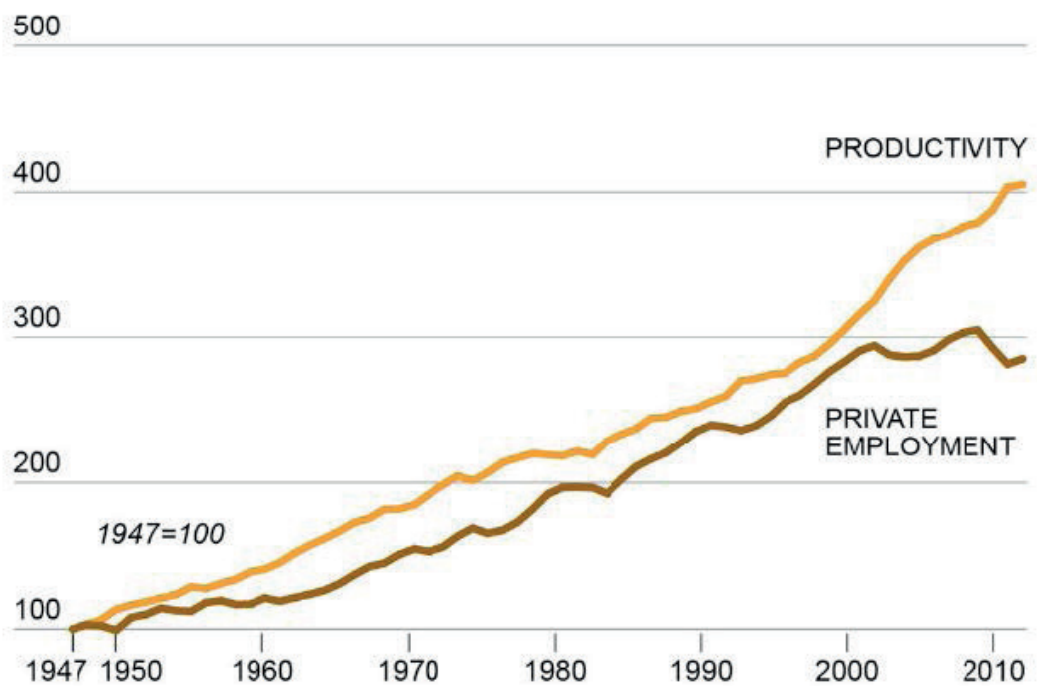
- Anders, Gunther, *L'obsolescence de l'Homme. Tome 2 sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle*, Fario, 2012.
- Barthes, Roland, *Mythologies*, Point, 2014.
- Bruland, Kristine et Smith, Keith, « Les transition technologiques à grande échelle dans l'histoire et dans la théorie », contribution à l'ouvrage collectif *Les chemins de nouveautés, innover, entreprendre au regard de l'histoire* sous la direction de Liliane Hilaire-Perez, CTHS Histoire, 2004.
- Christensen, Clayton, *The innovator's Dilemma, when new technologies cause great firms to fail*, Harvard Business Publishing, 2015.
- Flexner, Abraham, *The usefulness of useless knowledge*, Harpers, June/ November 1939, disponible en ligne : <https://library.ias.edu/files/UsefulnessHarpers.pdf>.
- Garcon, Anne-Françoise, « Pour conclure: Retracer historiquement les chemins de la novation » contribution à l'ouvrage collectif *Les chemins de la nouveauté: innover, inventer au regard de l'histoire*, CTHS Histoire, 2004.
- Gille, Bertrand, *La notion de système technique, essai d'épistémologie technique*, Centre de recherche sur la culture technique, 1979.
- Glaninazzi, Willy, *André Gorz, une vie*, La découverte, 2016.
- Gorz, André, *Métamorphose du travail, critique de la raison économique*, Folio, 2004.
- Hilaire-Perez, Liliane, « Pratiques inventives, cheminements innovants, crédits et légitimation » contribution à l'ouvrage collectif *Les chemins de la nouveauté: innover, inventer au regard de l'histoire*, CTHS Histoire, 2004.
- Jeanneret, Yves, « Autre chose qu'un discours, davantage qu'un accompagnement, mieux qu'une résistance », dans *La communication entre libéralisme et démocratie*, Flammarion, 1989.
- Kondratieff, Nikolaï, *The long waves in economic life*, Research Foundation of State University of New York, 1979.
- Menissier, Thierry, « Philosophie et innovation, ou philosophie de l'innovation ? », *Revue Philosophique*, 2011, disponible en ligne : <http://www.revueklesis.org/pdf/Variao2MenissierInnovation.pdf>.
- Morin, Edgar, *Introduction à la pensée complexe*, Seuil, 2005.
- Pierson, Paul, *Dismantling the welfare state*, Cambridge University Press, 1995.
- Piketty, Thomas, *Le capital au XXIe siècle*, Seuil, 2013.
- Rimbaud, Arthur, *Oeuvres Complètes*, p.441-442, « Adieu » dans « Une saison en enfer », Le livre de poche, 2004.
- Schumpeter, Joseph, « Business Cycles: A Theoretical, Historical and Statistical Analysis of the Capitalist Process », *The Review of Politics*, Volume 3, Issue 2, April 1941.
- Thompson, Edward P., *La formation de la classe ouvrière anglaise*, éditions Gallimard/Seuil, coll. « Hautes études », 1988.
- Weber, Max, *Le savant et le politique*, 10/18, 2002.

Annexe 1:

Productivity and employment in the United States, 1947 -2011

- Sources: US Department of Labor, Bureau of Labor Statistics:

Productivity and employment in the United States, 1947-2011



Sources: U.S. Department of Labor, Bureau of Labor Statistics

Annexe 2:

Real Gross Domestic Product / Real Median Household Income in the US

- Source research.stlouisfed.org

